

constitué pour consacrer, dans sa ville natale, la gloire de leur illustre compatriote Bossuet.

La mission Blanchet

SAINTE-LOUIS (Sénégal). — La mission Blanchet est arrivée ici.

Depuis plusieurs jours, on n'a constaté dans la garnison que quelques cas bénins de fièvre jaune.

Il semble que l'épidémie puisse être considérée comme terminée, à condition que les Européens ne reviennent pas avant la fin de novembre.

Argus.

LES THEATRES

Opéra-Comique : Reprise du *Rêve*.

L'Opéra-Comique a repris hier le *Rêve* qui, depuis neuf ans environ, n'avait pas paru sur son affiche.

En ce long espace de temps, on a certainement oublié l'impression que causa l'ouvrage quand il fut donné pour la première fois à la salle de la place du Châtelet. Je me la rappelle fort bien. Tandis que le public était conquis, non par mon humble musique, certes, mais par l'admirable poème frémissant et chantant d'Emile Zola et de Louis Gallet, la critique, en un bel élan chaleureux dont je lui demeure très reconnaissant, prenait texte de cette représentation pour poser à nouveau l'éternelle question de savoir si l'art doit s'immobiliser dans la routine ou aller franchement de l'avant. Moi, j'étais aussi heureux qu'étonné de l'honneur que l'on me faisait. J'avais écrit ma partition avec une entière bonne foi, ne cherchant qu'à y mettre le plus de vérité possible, et je m'étais passionné pour le sujet de mon drame précisément parce qu'il m'imposait un si grand souci de la vérité. Les personnages de ce drame, personnages contemporains, aimant, souffrant comme vous et moi, vêtus comme vous et moi, me semblaient merveilleusement choisis pour traduire mes propres sensations, puisque, je le répète, je ne voulais uniquement, purement et simplement, que dire la vérité. Cependant, je n'ignorais point que, au théâtre lyrique, il faut l'idéal à côté de la réalité. N'en est-il pas exactement ainsi d'ailleurs en l'existence quotidienne et à chaque instant notre esprit et notre cœur ne s'élancent-ils pas vers l'au-delà? C'est pourquoi encore le sujet de mon drame m'enthousiasmait tant. La vie double de l'enfant mystique devenue jeune fille est une vie d'idéal et de réalité, de même que la vie double du pieux évêque resté homme est une vie d'idéal et de réalité. C'est la vie de tous les êtres pensants de ce monde. La fusion de l'idéal et de la réalité, voilà donc ce que j'ai vu dans ce sujet tellement beau que j'en n'en sais guère d'aussi saisissant, d'aussi émouvant. Le roman d'où il est tiré est si connu qu'il me suffit de citer les scènes principales de la pièce à laquelle il a servi pour que cette pièce rentre immédiatement en la mémoire. Voici d'abord la petite brodeuse Angélique, trouvée jadis sous le porche de la cathédrale par les bons ouvriers Hubert, qui, tout en lisant la *Légende dorée*, écoute les voix des saintes flottant dans l'air et qui, ingénument, raconte son rêve à sa mère adoptive. Elle sera princesse, les vierges le lui ont prédit, pendant qu'elle travaillait seule, en la boutique silencieuse du Mgr Jean d'Hauteœur, autrefois époux heureux et maintenant triste prêtre, la bénit douloureusement. La voici qui, dans le Clos-Marie, après la gaie lessive ensoleillée, aperçoit comme descendu d'un vitrail de l'église, le divin Messie, le bien-aimé, venu pour se fiancer à elle. La voici qui, le jour de la Fête-Dieu, tandis que la procession passe sous les fenêtres de l'atelier, reconnaît aux côtés de l'évêque son Jésus, son Félicien, le fils du prince d'Hauteœur. Voici à présent le prêtre en lutte terrible avec lui-même. Laissera-t-il son enfant souffrir de la vie ou le sauvera-t-il en l'arrachant au mariage? Il fait appeler Hubert et Hubertine et leur indique leur devoir; à Félicien il impose la rupture et à Angélique qui, sanglotante, baise ses genoux, il crie : « Jamais ! » Puis il s'enfuit pour ne pas succomber à la pitié qui le bouleverse. Voici la petite brodeuse qui, désespérée, sommeille en sa chambre blanche et rêve encore. Son fiancé, entré par la fenêtre, la réveille et la supplie de partir avec lui. Elle va s'y décider quand ses vierges, élevant la voix, l'appellent, la reprennent. Elle reste et va mourir, et Félicien adjure l'évêque de faire un miracle, comme son aïeul Jean V qui, autrefois, possédait le mystérieux pouvoir de guérir les agonisants. Le prélat refuse et son fils, exaspéré, lui jette au visage l'injure suprême : « Vous n'avez jamais aimé ma mère ! » Chancelant, tremblant, le prêtre prend les saintes huiles et obéit. Et voici Angélique sans connaissance, étendue sur son lit. Ses parents adoptifs pleurent et s'accusent. Mais voici aussi Mgr d'Hauteœur qui apporte l'extrême-onction. Si le sacrement est inefficace, il fera le miracle. Et il répète la devise de son aïeul : « Si Dieu veut, je veux. » Sous son baiser, l'enfant rouvre les yeux et se redresse éblouie. La voici enfin, sortant de la cathédrale où elle vient de s'unir au cher prince radieux. Son rêve est accompli, comme ses vierges le lui avaient prédit. Et elle tombe au seuil de la vie qu'elle ne devait pas connaître. Sa petite âme s'envole et c'est une mort joyeuse dans le printemps fleuri.

Deux figures, on le voit, se détachent en relief sur le fond de ce drame si humain, si varié et si essentiellement musical. Mlle Simonnet avait marqué autrefois d'une empreinte particulièrement forte le rôle d'Angélique, où Mlle Guiraudon s'est montrée hier admirable, chantant ce rôle avec une voix de souplesse, de justesse, de pureté idéales, le jouant avec une simplicité, une ingénuité, un charme, une candeur qui sont la vérité même. Dans les tableaux idylliques aussi bien que dans les scènes de passion, de révolte et de douleur, gardant une mesure remarquable, elle est restée l'enfant amoureuse et mystique, « la jeune fille » aux beaux rêves d'or que furent toutes les femmes et dont elle a fixé pour ainsi dire le type. Cela est infiniment délicat et, je le répète, infiniment admirable. M. Bouvet, qui créa de magnifique façon l'évêque, en exprime magistralement de nouveau les angoisses, les souffrances, les sévérités et les tendresses. Jamais étude de caractère n'a été poussée de manière plus sûre, plus large, plus réfléchie et plus noble; jamais artiste ne s'est élevé plus haut dans la fide-

lité de l'interprétation. Félicien, c'était jadis M. Engel; c'est aujourd'hui M. Léon Beyle qui prête à son personnage l'éclat d'une voix flexible et obéissante, douce et forte, chaleureuse et de solide métal, qui témoigne d'autant de grâce naturelle que de véhémence tragique. Hubertine, c'est toujours Mme Deschamps-Jehin, si bonne, si affectueuse, si touchante, si émouvante; quand elle fait sonner ses belles notes graves et quand elle laisse parler son âme de mère douloureuse. Hubert, c'est M. Vieuille qui, succédant à M. Lorrain, compose très adroitement, très rudement et très fermement son rôle de brave homme. Les chœurs de saintes, d'anges, ceux de la procession ont été délicieusement réglés par M. Henri Carré. L'orchestre vibrant, chantant, palpitant, riant, pleurant, s'anime, s'apaise, se colore selon la volonté de M. Luigini. Il y a neuf ans, on s'étonnait et je m'étonnais moi-même de certaines duretés instrumentales dont je m'accusais. Aujourd'hui tout est nuancé, tout est fondu et pourtant je n'ai rien changé à ma partition. D'autres œuvres sont venues qui ont habitué les exécutants aux libres harmonies; des « chefs » se sont formés qui ont contribué à l'évolution. M. Luigini est au premier rang de ceux-là. Se pénétrant de la pensée intime du musicien, s'en inspirant, la comprenant, il l'interprète d'une façon qui a été, pour moi, quasiment miraculeuse. La mise en scène, d'extraordinaire modernité, est à la fois très amusante et très impressionnante, créant autour de la pièce une atmosphère de petite ville de province qui lui donne une prodigieuse intensité de vie. Les huit tableaux du *Rêve* — car on a rétabli le dernier que Carvalho, faute des moyens matériels nécessaires, avait dû supprimer en dépit de sa belle vaillance — sont des tableaux de maître, de grand maître auxquels M. Albert Carré a consacré des soins minutieux. Je cite la boutique des brodeuses avec ses chasubles, ses étoffes étalées, ses ornements d'église que regardent, de la rue, prêtres, religieuses et dévotes; le jardin avec le linge que l'on lave au ruisseau ou qui sèche accroché aux arbres; l'atelier, avec ses métiers, ses machines à coudre, ses patrons de papier et les maisons en face dont les fenêtres se garnissent de monde au passage de la procession; la chapelle des Hauteœur, l'oratoire de l'évêque, si curieusement, si dramatiquement éclairés; la chambre d'Angélique, toute blanche, avec son lit blanc, ses meubles blancs qui ajoutent comme une pureté à la splendeur saisissante de la cérémonie de l'extrême-onction; le parvis de la cathédrale, enfin, où grouille, en attendant la noce, une population de bourgeois et d'artisans. C'est à proprement parler merveilleux et l'on me permettra bien de dire que le directeur et les artistes de l'Opéra-Comique ont largement mérité les applaudissements qu'on leur a prodigués au cours de la soirée d'hier.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

C'est le 18 juin 1891 qu'eut lieu, sous la direction Carvalho, à l'Opéra-Comique de la place du Châtelet, la première représentation du *Rêve*. Et — on peut bien le dire aujourd'hui que la pièce vient de s'imposer magnifiquement — cette première représentation resta indécise. Le public et même la critique eurent un moment d'hésitation. Soit dit sans reproche, cela leur arrive quelquefois, et avant le *Rêve*, il y avait eu deux œuvres, appelées tout simplement *Faust* et *Carmen*, qui avaient connu le même sort.

Nul ne contestait cependant le talent considérable dépensé dans le *Rêve*. Le sujet, d'abord, était délicieux, et tout le monde connaissait le poème, captivant et émouvant roman de Zola d'où M. Louis Gallet avait tiré son poème. Il n'y avait qu'une voix également pour proclamer les hautes et nobles qualités de la partition, l'accent de sincérité, de pénétrante et forte émotion qui animait la musique de M. Alfred Bruneau.

Et l'œuvre, pourtant, comme toute œuvre vraiment nouvelle, comme toute vraie création, avait dénoté et même troublé les spectateurs. Ils ne pouvaient s'empêcher d'applaudir, mais ils n'osaient se livrer entièrement, retenus par les préjugés, les conventions, la routine, tout ce qui, au théâtre comme à la ville, se place toujours entre la foule et le progrès, entre le présent et l'avenir.

Songez donc que le *Rêve* se jouait à l'Opéra-Comique et que les personnages s'y montraient en « costumes de nos jours », les hommes en redingote ou en veston, les femmes en toilette et en chapeau de ville. Pas de pourpoints ni d'épées au côté. Rien qui rappelât le *Pré aux Clercs* ou le *Domino noir*. Et dans la musique, toujours en situation, toujours admirablement liée au sujet, aucun souci, aucune préoccupation de se plier au goût du jour, de suivre la mode qui assure les succès faciles.

On se trouvait en face d'un compositeur qui allait droit son chemin, et qui, sans dédaigner, certes, la faveur du public, ne voulait l'acheter par aucune concession. On comprend que le bon public fût un peu étonné. Ce souverain aime assez qu'on se prosterne devant lui. Cette fois, il tombait mal, et précisément parce qu'il avait affaire à un maître, il voulut lui montrer quelque résistance.

Il y a neuf ans de cela. Que s'est-il passé depuis? Quelle évolution s'est produite? Pourquoi et comment les idées ont-elles marché si vite? Je n'ai pas la compétence voulue pour le rechercher. Je ne suis qu'un monsieur de l'orchestre. Je ne fais que regarder et constater. Et j'ai vu, hier soir, une salle de première absolument enthousiasmée; j'ai assisté à une triomphale reprise, à de triples et quadruples rappels après chaque tableau — une véritable ovation à la fin de la pièce — et voilà ce *Rêve* parti pour un grand et irrésistible succès. Tant il est vrai que ce qui est réellement beau finit toujours par être trouvé beau, et que le vrai talent, en art, comme en littérature, comme en musique, à toujours, somme toute, le dernier mot.

M. Alfred Bruneau peut être justement fier de cette soirée. Avec sa modestie habituelle, il en reportait tout l'honneur à Zola dont l'œuvre magistrale est bien de celles qui appellent l'inspiration. Mais le public faisait la part égale, et dans les coulisses, où c'était un défilé ininterrompu d'amis, comme dans la salle où l'enthousiasme grandissait d'acte en acte, les applaudissements allaient avec le même entraînement au poème comme à la musique, aux paroles comme à la partition, et à Bruneau comme à Zola.

Faut-il dire à quel point nous en sommes ravis et de quel cœur nous félicitons le cher et vaillant ami à qui ce très beau et très grand succès était bien dû, et qui pourrait à bon droit s'en étonner, car il l'a attendu sans impatience et sans aigreur, avec la tranquillité et douce confiance des forts et des convaincus!

Alfred Bruneau était déjà, et depuis longtemps, un maître pour les connaisseurs. Il l'est maintenant pour le gros public, même pour ce terrible et difficile public des premières que nous avons vu hier soir séduit et « empoigné ». Bruneau lui-même a fait accepter et acclamer sa musique telle qu'elle est; j'oserai dire telle qu'il est lui-même, car c'est un fait que souvent l'œuvre et